

Le Prince-Dieu

Jean-Éthier Blais

Numéro 20, hiver 1984

Poésie du sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15876ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blais, J.-É. (1984). Le Prince-Dieu. *Moebius*, (20), 13–17.

JEAN-ÉTHIER BLAIS

Le Prince-Dieu

à Ludovic Hudon

1 - Pourquoi m'avez-vous abandonné? Je vous avais consacré mon enfance. Les bras chargés de fleurs et tel un oiseau qui essaie ses ailes, je montais vers le lieu sacré. Le soleil chantait votre nom auquel j'ajoutais le mien. Tendresse de toute enfance! Volupté d'une âme pure! J'avançais en souriant au fond de moi-même. Je voyais voler des anges et parfois l'un d'entre eux, se rapprochant, faisait vibrer le duvet de ma joue. Son ombre sur le soleil éloignait l'Ennemi. C'est ainsi que nous faisons corps, vous et moi!

Je montais et regardais la porte de votre chambre. C'était aussi celle du silence. Mes pieds brûlants franchissaient le dernier enclos. Trois marches, je les revois encore. Et puis, votre maison blanche à la porte dorée. C'est là que vous cachez votre Nom et le dévoiliez tour à tour. D'autres venaient que vous feigniez de ne pas entendre. Je m'agenouillais et répétais cent fois trois fois le Nom. Le vent souffla une fois.

2 - Et tout le temps, nous savions que cette porte ne s'ouvrirait pas. Nous étions devant elle comme des voyageurs lorsque siffle le train qu'ils ne prendront pas. Par-delà l'innocence, nous voyions cette plaine hérissée de tours. Et la mer, où sombrera le navire. Derrière nous, cet Infini que votre présence remplissait du murmure indistinct des hommes. Devant nous, les songes. C'est eux que j'ai choisis, ô Prince.

Si, cette porte, je l'avais ouverte? Quelles effluves seraient parvenues jusqu'à moi? Quels battements de coeur? Votre et mien! Cette voix mêlée aux parfums et aux rythmes, l'avons-nous entendue? Aux volutes secrètes de l'oreille, je sais que je me suis fermé à elle. Aujourd'hui, dans la plénitude de mon âge, abandonné comme une feuille de figuier sur la terrasse d'une maison vide, ou comme un arbre émondé d'automne, qu'attends-je, sinon que se referment sur moi les eaux?

1 - Crier au bord de la mer! Fous!

Amener les hommes à l'amour! Autant vouloir convertir des bêtes sauvages! L'hôte a réussi à pénétrer dans la ville, car personne ne l'a reconnu. Aucune voix ne s'est élevée contre lui. Il avançait comme un coupable. Seul un adolescent a cru déceler un pas parmi les autres pas. Etais-ce le sien dans l'ombre? C'est quand on a entendu sa voix qu'on l'a chassé. Non pas même sur la grande place, sur une petite, entre quatre murs. On l'a chassé sans l'entendre plus avant, au son seul de sa voix

comme une perle qui roule sur le marbre
comme au milieu des brebis la chute de l'aigle
comme le chatolement de toute vague.

Il était parti que l'écho de sa parole retentissait encore. Et depuis, les feux sont éteints dans la ville.

2 - Pourquoi la Ville? Pourquoi aller vers l'Autre, comme un oiseau qu'attire le chatolement de l'oeil? Ainsi des hommes de mystère hantent les lieux des crimes, là où l'humanité, se résorbant, étouffe son cri barbare. Ces hommes viennent avec leur lumière. Nous le savons. Nous voyons poindre au loin, du haut des murailles de pierre de notre cour, cette lueur qui frémit. Les portes de notre Ville, nous les fermons devant cette présence qui vient. Sauf une. Par celle-là, à laquelle manquait la clé, il entrera, celui de ces hommes que nous attendons pour mieux l'humilier et le chasser.

Ouvre-toi porte! Sans que grincent tes gonds!

L'homme se glisse dans son vêtement de nuit. Mais sous ses pas, un tracé de ce soleil glisse aussi, qui fera jaillir de la pierre, un jour, lorsque tout aura été oublié, une fleur des sables.

1 - Dans notre ville, lorsque deux hommes se rencontrent, ils parlent. L'un d'abord attend, mains aux hanches, sous un chapeau aux larges bords. Il attend. L'autre, l'ami, s'amène. Ils parlent. Les voix montent, les mots se déploient. Les deux hommes se regardent. Que se disent-ils? Seuls viennent jusqu'à nous les murmures des intonations et leur rythme. Colère? Non, puisqu'ils rient en retrait. Bonheur? Non, puisqu'en venant vers nous, des portées de mélancolie semblent s'accrocher aux branches. Plaisir pur de parler? Non, puisque des silences aigus tranchent les mots. Cet échange sans commencement et sans fin se déroule dans la plénitude de midi. Ainsi autrefois, le prêtre du dieu tenait droit devant lui, entre ses vieilles mains, le texte sacré. Les mots parlent au regard de mille ans. Les yeux du prêtre ruissellent de larmes qui traverseront les siècles afin d'inonder le désert.

2 - Quelque lointain désert? Pourquoi le recouvrir de ses larmes? Est-ce là la vision du voyageur perdu? Il regarde. A l'horizon se dresse la ville des rêves, où le bonheur a cent mille visages. Et un seul profil. Il ira vers elle. Il l'atteindra. Il le sait.

Ainsi, lorsque parlent deux hommes, surgissent les mirages. Est-il besoin d'aller si loin, et jusqu'aux confins mythiques? Tout reste indéchiffrable, comme ces deux voix qu'on entend sans les entendre, comme ces mains qui s'agitent, affirmant oui et non. Paroles issues du Dieu. Oui. Non. Elles proclament l'univers, sa splendeur et son anéantissement. Elles affirment ces deux hommes. Elles les nient. Essentiel mensonge.

1 - La maison est blanche, entourée de cyprès. Avant d'y entrer, l'homme contourne un olivier, monte deux marches. Devant elle, d'autres jardins s'étendent jusqu'à la mer et aux tamarins qui la bordent. Sous le soleil, le vent fait trembler les houppes des canas. Et puis, c'est l'eau, dont l'étalement parfume nos vies. O sel marin, volupté tendre! Derrière la maison s'étend une autre mer, bruissante de feuilles, effluée de citrons. Nous la traversons sur la terre rouge, en nous penchant, comme des nageurs de l'herbe. Par-delà cette forêt, montagnes, mausolées implacables. Quelles vies recèlent-elles, quelles fatalités? et nous, perdus dans le langage inconnu de ces peuples, qui sommes-nous, trop tard à la découverte de nous-mêmes?

2 - Voici pour les murs offerts aux vents. Entrez. A la maison blanche répondent les pièces blanches, ainsi qu'à l'intérieur d'un son les vagues immenses de la musique. L'âme s'y étend, animal rêveur. Le silence, en quête partout de lui-même, a trouvé là une demeure. Quelques couleurs donnent des arêtes à son devenir.

C'est cette demeure où le Prince ne viendra pas.

Elle a été faite pour lui.

Il lui tourne le dos.

Laissé à lui-même, l'habitant de cette maison rêve d'impossibles pouvoirs. Sa main s'étendra sur les flots pour les vaincre. Son pied calmera les déserts. Son regard suscitera les bonheurs successifs des hommes. Il rêvera ainsi jusqu'à la fin, épris de vide. Autour de lui, hommes et femmes vaquent à l'occupation de vivre. Reconnaît-il même leurs formes?

1 - J'aime reconnaître les bruits des jardins. Voix des ouvriers ou des enfants, que le vent m'apporte parfois de très loin, voix de commandement et d'ordre, plaintes du lourd travail. Ici on construit une maison. Le marteau sur la pierre marque l'élan. La pelle crisse et le jardinier a les yeux rivés au sol. Des servantes passent en jacquetant et tout s'immobilise dans la chaleur venteuse du matin. Une porte bat. L'eau coule. Les ciseaux coupent le fil. Le ciment tombe sur la pierre avec un bruit humide. Rien n'existe plus que ces corps penchés sur la terre. Ainsi, sous tous les soleils, passe la vie. Le soir, devant la maison, les oiseaux viennent boire dans un plat rose. Ils s'envolent. Alors la nuit tombe et d'autres bruits viennent remplacer ceux de l'homme de jour et de ses bêtes.

2 - La maison au soleil. Sur la terrasse, des traînées de lumière imitent les veines. Cette lumière avance et recule dans le fourmillement des ombres. La voyais-je, enfant? Mes yeux alors tournés vers l'Unique, l'Insaissable, ne pouvaient voir que cet objet dont la présence, soudain, reconfortait mon coeur. L'âge m'a appris la beauté du réel.

La porte qui bat, l'eau, les voies multiples du jardin, voilà l'Unique. Il loge, amoureux et lové, dans ces présences. Il irradie. Cette lumière, c'est Lui. Les variations du temps, la douce espérance de l'aube, la longue tombée de la nuit, le ciel qui se capitonne d'étoiles — où n'est-Il pas dans sa plénitude? Où que le regard se pose, Il est. Où que s'avance la main et là où mon pied, diligent dans la course, touche la terre, aussi. De cet élan participent tous les êtres et la vie qui conduit à cette maison ressemble à un sentier dans l'herbe que tous empruntent mais que peu voient.